

LOEIL EN MOUVEMENT
PORTRAIT D'ARTISTE

«Identité mouvante»
CLAIRE TABOURET

Partie à Los Angeles pour ouvrir son horizon et échapper à la frénésie qui entoure désormais son travail, la peintre développe une œuvre intense et troublante à la fois.

PAR PHILIPPE PIGUET

Ce matin vers 9 heures, comme à son habitude, elle a quitté la maison qu'elle loue sur les hauteurs de Los Angeles où elle s'est installée voilà plus de deux ans. Elle a pris sa voiture et s'est rendue à l'atelier. Jadis, elle n'aimait pas l'idée de conduire mais, là où elle vit maintenant, elle en a très vite mesuré la nécessité. Elle a donc passé son permis et acheté aussitôt une Jeep. Si elle ne cache pas qu'au début, elle était terrorisée de prendre le volant, elle avoue adorer ça aujourd'hui. Claire Tabouret est quelqu'un qui aime se lancer des défis. Elle fait preuve d'une détermination qui est parfois mal vécue par les autres tant elle est capable de prendre des décisions violentes qui remettent tout en question du jour au lendemain. Elle a ainsi successivement quitté la Galerie Isabelle Gounod, qui lui avait mis le pied à l'étrier, pour aller chez Bugada & Cargnel, puis, quelque temps plus tard, son propre pays où elle commençait pourtant à être connue pour aller vivre à L.A. Vivre ailleurs, autre chose, ne pas se laisser enfermer par la routine: Claire Tabouret n'est pas veloutée, loin de là. Elle a tout simplement de l'ambition, entendu au meilleur sens du mot quand cela qualifie une attitude résolue

à atteindre l'objectif que l'on s'est donné. Le but avoué de Claire Tabouret est de faire œuvre et de l'imposer au meilleur rang possible, sans faire de concession, un peu comme un sportif en quête de la médaille d'or, son Graal à elle. À propos d'or, justement, la jeune peintre a eu la chance que son travail rencontre le regard de François Pinault. On sait le rôle de prescripteur que ce dernier exerce et cela n'a évidemment pas manqué d'opérer sur la carrière de Tabouret. Toute mesure gardée, toutefois: si elle n'a pas fait fortune, il faut dire que cela a arrangé considérablement son quotidien et que, depuis lors, ce sont plutôt les collectionneurs qui attendent qu'il y ait des œuvres disponibles que l'inverse. Bien heureusement, Claire Tabouret a la tête sur les épaules et elle ne s'est pas laissée envahir par «l'infiniment sucré», pour reprendre les mots d'Anne-Cécile Sanchez dans un récent portrait paru dans *Le Journal des Arts*, qui est le sien depuis ce jour de 2013 où le collectionneur a jeté son dévolu sur elle.

LE CHOIX DES «NYMPHÉES» DE MONET

Née à Pertuis, dans le Vaucluse, en 1981, Claire Tabouret est issue d'un milieu modeste – dont une grand-mère d'origine anglaise – où rien ne la prédestinait particulièrement à ce qu'elle s'engage sur une voie artistique. En revanche, elle raconte volontiers qu'elle en a eu l'envie très tôt, à l'âge de 4 ans: ayant accompagné ses parents voir les *Grandes Décorations des Nymphéas* de Monet, à l'Orangerie, elle leur a déclaré au sortir qu'elle voulait «être peintre». Histoire non seulement d'un choc visuel mais d'une véritable invasion sensible, comme si quelque chose l'avait soudainement débordés dont elle savait ne plus jamais pouvoir se défaire. Doit-on penser que les idées de flux et de recouvrement



LOEIL EN MOUVEMENT
PORTRAIT : CLAIRE TABOURET

■ qui sont récurrentes dans son travail trouvent à leur origine? Peu importe, le fait est que le désir de peinture est là, très tôt en elle, et qu'elle a choisi d'en faire sa raison d'être, sa raison de vivre.

En 2006, le diplôme des Beaux-Arts de Paris en poche et après une année passée comme boursière à la Cooper Union School of Art de New York, il lui reste à faire son trou. Elle le sait, c'est toujours une affaire de temps et, comme tout artiste débutant, Claire Tabouret le prend. Elle met alors en place au fil des ans les prémices d'un vocabulaire plastique qui se décline tour à tour à l'ordre de paysages, de radeaux et de cabanes, noyés dans une troublante lumière grise, puis de maisons innondées, dessinées à l'acrylique diluée sur papier, à grand renfort de petits traits juxtaposés dont les tons bleus violacés suggèrent un climat mystérieux. Il y va d'une peinture qui semble vouloir conquies le spectral et l'universel mais qui est surtout portée par la recherche d'une lumière propre, singulière, interne à la matière même et que l'image fait siéner. Une peinture qui interpelle certains collectionneurs dès sa première exposition personnelle en 2010 par quelque chose d'une présence/absence d'une grande prégnance.

De résidences d'artiste en expositions de groupe, Claire Tabouret a tout le loisir de développer son travail. Elle lui donne une nouvelle inflexion au début des années 2010 en le nourrissant notamment de toute une iconographie de figures – jusque-là absentes – qui en appellent tant au monde de l'exil que de l'enfance, voire d'une mémoire empruntée à

“*Là où j'habite, à Los Angeles, tu tournes le dos au monde et tu regardes l'océan, tu es au bout du monde.*”

toutes sortes d'archives récupérées ici et là. En 2011, l'artiste bénéficie d'une résidence à Marseille qui lui donne l'occasion d'une réflexion sur l'idée de voyage. L'appel de l'inconnu la conduit à vouloir embarquer un cargo pour faire la traversée de la Méditerranée jusqu'en Algérie. Ce qu'elle fait, mais sans y poser pied, juste un simple aller-retour comme une expérience in *abstracto*. La série de tableaux qu'elle en tire (*Le Départ*, *Le Passant*, *Les Solitaires*, etc.) présente différentes embarcations, chargées de figures fantômes, naviguant dans un espace quasi nocturne. Elle traite comme toute de la destinée humaine. À l'instar de la série d'*Autoprototypes* qu'elle a réalisés quotidiennement en 2012, alors qu'elle était en résidence à Pékin, à Yishu 8.

UNE HUMANITÉ INOUIVÉE

Au monde de l'enfance, Claire Tabouret consacre à partir de 2013 l'essentiel de ses préoccupations, mettant en scène une population de figures anonymes, parfois déguisées, les unes isolées, certaines les yeux bandés, les autres en groupe, comme en situation de poser devant un photographe (*Dans les bois*, *Les Insoumis*, *L'Affront*, *La Classe*, etc.). Le plus souvent saisies de face, toujours figées, ses figures paraissent nous regarder avec d'autant plus d'intensité que tout est composé de sorte à forcer notre regard à se poser d'abord et avant tout sur les visages dont les expressions font sonner à celles de masques. Du fait de leur accumulation, elles sont du fond de la toile et de la masse des vêtements qui les recouvrent, des tissus en mouvement desquels elles émergent ou dans lesquelles elles sont engouffrées, c'est



■ **Yoko One et Claire Tabouret. One Day Broken a Mirror**, jusqu'au 27 août 2017, Villa Médicis, Villa Trinità di Monto, Rome (Italie). Ouvert du mardi au dimanche de 10h à 19h. Fermé le lundi. Tarifs: 12 et 6 €, inclut l'accès à l'exposition temporaire. Coordonnées: Chiara Parisi, www.villamedici.it

■ **«Neptune»**, du 26 juin au 17 septembre 2017, Le Creux de l'ender, centre d'art contemporain, 85, avenue Joseph Claussat, Vallée des usines, Thiers (63). Ouvert du mardi au dimanche de 13h à 18h. Fermé le lundi. Entrée libre et gratuite. Coordonnées: Frédéric Bougib, www.creuxdelender.net

■ **«Claire Tabouret. Exposition monographique»**, du 26 août au 27 octobre 2017, Friches La Belle de Mai, 41, rue Joliot, Marseille (13). Ouvert du mercredi au vendredi de 14h à 19h et le week-end de 13h à 19h. Tarifs: 5 et 3€. Coordonnées: Lauren Mackler, www.lafiches.org

■ **Chapelle du château de Fabrègues**, Villèsur-rhône, vous de la chapelle du château de Fabrègues à Aurillac (15). Ouvert du mardi au dimanche de 10h à 18h. Pour connaître les jours et les horaires de visite: chapelle@chateaudefabregues.com

LOEIL EN MOUVEMENT
PORTRAIT : CLAIRE TABOURET



1981 Naissance à Pertuis (Vaucluse)

2006 Diplômée de l'Ened

2008 Première exposition personnelle à l'Orangerie, château de la Louvroie de Montlaur

2009 à 2013 Prix des séries de Maisons innondées et des Migrants, Lauréate du prix Yishu à Pékin

2015 Exposition «Les Débutantes», Galerie Bugada et Cargnel, Paris. Quitte son atelier parisien pour Los Angeles

2016 Participation à l'exposition «Virel» au Musée national de l'Histoire de l'Immigration à Paris

■ selon. Il y va d'une part d'un effet trouble entre portrait distancé et interrogation existentielle, d'autre part d'un questionnement fondamental sur la place de la figure dans l'espace. Le soin que l'artiste porte au traitement de la lumière participe à excéder cette appréhension duelle, comme l'atteste cette immense toile des *Veilleurs* que l'artiste a réalisée spécialement en 2014 pour l'exposition «L'Invasion des lumières», au Palazzo Grassi à Venise. Qu'il s'agisse de cette série d'étranges bambins à la bouche barbouillée de peinture (*Mangeurs*, 2013-2014), de ces enfants comme recouverts d'une seule et unique *Gauche Gambiolo* (2014) ou de ces sculptures céramiques dont les personnages en buste sont directement extraits de ses tableaux, les figures de Tabouret n'ont rien de serein. Elles s'offrent à voir dans un rapport de résistance et de violence contre qui les lie entre elles, et ce que l'artiste vise à exprimer, c'est l'énergie qui gronde en elles et qui confère aux individus une «identité mouvante». C'est là un concept qui fonde la démarche de Claire Tabouret et qui trouve écho dans le travail qu'elle décline notamment à l'appui de trois grandes figures qui la haïent, des personnalités à la biographie chargée qu'elle convoque plus ou moins explicitement pour étayer ses propos. Il en fut tout d'abord d'Isabelle Eberhardt, écrivaine engagée, décédée dans la débâcle d'un torrent furieux, dont la figure complexe n'a de cesse d'interroger l'artiste et qui traverse régulièrement l'œuvre de la peintre sous la forme de portraits. Il en a été ensuite d'Agnes Martin, figure culte d'une forme de peinture minimaliste, qui s'est retirée pendant plusieurs années dans la montagne et dont il existe une magnifique photo la montrant de dos devant une toile vierge. Claire Tabouret en a déduit un tableau qui introduisait sa dernière exposition chez Bugada & Cargnel en décembre 2016. Intitulée «Battle grounds», celle-ci accitait son installation américaine en présentant tout un éventail de figures, plus colorées qu'à l'ordinaire, qui questionnaient la position de l'artiste face au monde. Il en a été enfin de l'exposition «Éclipse» qu'a présentée Claire Tabouret à la

Night Gallery de Los Angeles au début de l'année, où elle a introduit la figure de Robert Walser. Écrivain suisse, il était l'auteur de romans «microgrammes», écrits si petits qu'on le prenait pour un tout, d'autant plus que, dépressif, si c'était fait volontairement internet pour travailler à l'écart de la société.

UNE PETITE MAISON DANS LE DÉSERT...

■ Il y a chez ces trois-là une volonté d'effacement de soi, d'exil volontaire et, en même temps, le désir de rajouter des mots, des images au monde qui est paradoxal », dit Tabouret. Des modèles? Non, pas exactement, même si l'artiste raconte qu'elle vient d'acheter, à une heure de L.A., une petite maison dans le désert, dénuée de tout équipement, sur un vaste terrain de cinq hectares, qui appartient à une cheuchede d'or y ayant abandonné équipement et matériel. Non que Claire Tabouret compte s'y installer, mais elle sait du moins où pouvoir se retirer pour jouir du temps de ne rien faire. Elle dit en avoir besoin et il suffit d'énoncer son actualité pour le mesurer.

La voilà à Rome, à la Villa Médicis, en duo avec Yoko One. Outre qu'elle y a fait écho à l'œuvre de l'artiste Fluxus, *Painting to Be Stopped On* de 1988, il plait surtout à Claire Tabouret d'y faire entrer une série de peintures au sujet de figures féminines, toujours tenues à l'écart de la noble institution. La voilà ensuite à Thiers, au Creux de l'ender, sous l'autorité de «Neptune», titre de l'exposition qu'elle y a imaginée autour du thème de l'eau par rapport à ce lieu construit sur un torrent dans la force grande par-dessous. Isabelle Eberhardt en sera, entre autres! L'eau, sinon l'idée de flux, parcourt d'ailleurs toute l'œuvre de la peintre: «Là où j'habite, à Los Angeles, tu tournes le dos au monde et tu regardes l'océan, tu es au bout du monde», dit-elle en souriant.

La voilà enfin, fin août, de retour à Marseille, à la Frèche de la Belle de Mai, avec une série de peintures sur la figure des Migrants et un ensemble tout frais instruisant les termes d'un dialogue entre la vieille cité phocéenne et la moderne L.A., tout en prenant soin de montrer comment ses œuvres, puissamment stratifiées, trouvent leur source à l'aune de temps sortes d'archives et de documents. Un rapport au temps qu'illustre encore la fresque qu'elle vient de terminer pour la chapelle du château de Fabrègues, propriété de l'architecte d'intérieur Pierre Yovanovitch. Une actualité pour le moins chargée qui ne lui laisse guère le temps de rien et qui connaît son acmé avec une imposante exposition personnelle à l'automne, au Yuz Museum de Shanghai. Passe toutes ces étapes, Claire Tabouret aura tout le loisir d'aller se retirer dans son désert.